

LE RECRUTEMENT DES INFIRMIÈRES CANADIENNES AYANT SERVI PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

ARIANE GAUTHIER

Étudiante à la maîtrise, Université d'Ottawa

Résumé

Le premier contingent d'infirmières canadiennes destiné à prendre part à la Première Guerre mondiale a quitté le pays pour l'Europe en octobre 1914. Il ne comptait que 80 infirmières au total en son sein – un nombre insuffisant pour répondre aux besoins de la guerre. L'armée canadienne dut recruter davantage d'infirmières et fit, pour ce faire, un appel général aux femmes canadiennes possédant les qualifications nécessaires. Quelles étaient ces qualifications? Comment les infirmières étaient-elles recrutées par l'armée canadienne, et pourquoi postulaient-elles malgré les dangers de la guerre? Le présent article dresse le profil d'une infirmière militaire que recherchait l'armée canadienne et montre, en faisant usage de témoignages oraux et d'écrits d'infirmières, que de multiples motivations pouvaient animer ces femmes.

Abstract

The first contingent of Canadian military nurses who served during the First World War were sent overseas in October 1914. They numbered 80 strong – a quantity that was ultimately insufficient to properly sustain the war effort. The Canadian army needed to recruit more nurses, and thus, it called upon Canadian civil nurses to fill its ranks. What qualified a nurse for military service? How were these women recruited by the army and why did they choose to answer the call for service in spite of the dangers of war? The article presents the profile of military nursing candidates and displays, through the oral and written accounts of the nurses themselves, the many motivations that fueled these women in their decision to join the war.

Le 4 août 1914, la Grande-Bretagne déclare la guerre à l'Allemagne et ses alliés en raison de leur belligérance depuis l'assassinat de l'archiduc François Ferdinand, héritier de la couronne austro-hongroise, un mois plus tôt. Le Canada, en tant que dominion britannique, s'est également retrouvé impliqué dans ce conflit militaire rapidement devenu mondial. Le pays s'était empressé d'expédier une force armée outremer pour combattre aux côtés de la mère patrie et avait également dépêché son corps médical pour panser les blessés. Cependant, le service infirmier et les aumôniers ne figuraient pas parmi les premiers envoyés; les autorités canadiennes ne semblaient pas non plus avoir l'intention de les dépêcher outre-mer ultérieurement. Toutefois, Margaret Macdonald, infirmière-major du service infirmier militaire, demeurait aux aguets, prête à mobiliser les infirmières en réserve à tout moment. L'ordre pour l'expédition du service infirmier canadien a finalement été passé un mois plus tard, en septembre 1914, sous la demande explicite de la Grande-Bretagne en réaction au taux de mortalité sans précédent survenu lors du premier mois des affrontements¹. Le Canada allait devoir offrir une aide médicale plus sérieuse pour soutenir l'effort de guerre.

Jusqu'à présent, les études sur les infirmières canadiennes de la Première Guerre mondiale portaient en général sur la nature de leur travail pendant la guerre. L'histoire des infirmières est, en fait, depuis les années 1970, racontée de manière séquentielle et descriptive, sans analyse approfondie de leur service ni leur contribution aux efforts de guerre². Des travaux plus analytiques ont été publiés lors des années 1990. Cela dit, ceux-ci adoptaient une perspective féministe ayant comme objectif de revisiter les études peu nombreuses sur les infirmières canadiennes de la Première Guerre mondiale pour en dénoncer le caractère paternaliste. Les infirmières étaient notamment présentées non plus comme de

¹ Gerald W. L. Nicholson, *Canada's Nursing Sisters*, Toronto, Samuel Stevens, 1975, p. 48.

² À commencer par l'ouvrage de G. W. L. Nicholson (*Ibid.*).

véritables anges – des femmes douces et maternelles –, mais comme des femmes travaillantes qui maîtrisaient leur profession. Kathryn McPherson est l'une des premières à avoir ainsi mis en évidence la représentation paternaliste de l'infirmière dans l'historiographie canadienne³. Geneviève Allard avait également entrepris une initiative similaire avec sa thèse de maîtrise portant sur les rôles de genre observables dans le métier d'infirmière ainsi que dans la nature de leur service militaire⁴. D'autres travaux ont par la suite cherché à humaniser les infirmières militaires en se penchant sur des cas particuliers. Notamment, des livres tels que *The War Diary of Clare Gass*, publié en 2000 par Susan Mann, ont peint l'image d'une femme complexe et nuancée⁵. Avec cet ouvrage, le lectorat peut suivre l'expérience de guerre de l'infirmière Clare Gass à travers son journal intime. Gass apparaît comme une femme passionnée par son métier et, surtout, motivée par ses relations familiales. En continuité des travaux des historiennes McPherson et Mann, Mélanie Morin-Pelletier, quant à elle, a produit un mémoire de maîtrise dans lequel elle démontre, par l'étude de 13 cas différents, les difficultés que les infirmières canadiennes devaient surmonter lors de leur service militaire. Ce faisant, Morin-Pelletier met de l'avant la ténacité de ces femmes tout en remettant en question le mythe de l'infirmière-ange véhiculé dans le passé. Enfin, dans son livre *Sister Soldiers of the Great War*, l'historienne Cynthia Toman démontre que les infirmières canadiennes étaient des femmes patriotiques et résilientes qui se percevaient comme des soldats. Toman soutient qu'elles étaient des femmes qualifiées dans leur domaine qui combattaient les bactéries et les infections pour la santé des soldats.

³ Kathryn McPherson, « Carving Out a Past : The Canadian Nurses' Association War Memorial », *Histoire Sociale/Social History*, vol. 29, n° 58 (1996), p. 417- 429.

⁴ Geneviève Allard, *Les infirmières militaires canadiennes pendant la Première Guerre mondiale*, Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1996, 143 p.

⁵ Susan Mann, *The War Diary of Clare Gass, 1915-1918*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2000, 354 p.

Bien que ces études mentionnent de temps à autre le contexte dans lequel les infirmières canadiennes avaient été recrutées pour le service militaire, elles ne le font que brièvement. Notre article explore ce contexte du recrutement des infirmières en plus de détailler le cas de quelques-unes de ces femmes.

Le premier contingent d'infirmières canadiennes avait quitté le pays pour l'Europe en octobre 1914. Celui-ci ne comptait que 80 infirmières au total – un nombre insuffisant pour répondre aux demandes de la Grande-Bretagne⁶. L'armée canadienne dut recruter davantage d'infirmières et fit un appel général aux femmes canadiennes qualifiées. Le présent article cherche ainsi à comprendre cette initiative en répondant aux questions suivantes : quelles étaient les qualifications nécessaires pour qu'une infirmière soit éligible au service militaire, comment étaient-elles recrutées par l'armée canadienne, et pourquoi postulaient-elles pour le poste malgré les dangers? De ce fait, le profil désirable d'une infirmière militaire sera dressé par les critères d'admissibilités qu'imposait l'armée canadienne : la candidate idéale était une jeune femme d'au moins 21 ans, célibataire et ayant achevé sa formation médicale de trois ans. En second lieu, notre article montrera que de multiples motivations pouvaient animer ces femmes – par exemple : le devoir familial, l'émancipation économique et sociale, et le patriotisme. Ces désirs personnels avaient fait en sorte qu'un effort de recrutement délibéré de la part de l'armée n'avait pas été nécessaire pour combler la demande d'infirmières militaires : nul besoin de consacrer beaucoup d'efforts à la recherche de candidates intéressées, elles se présentaient de leur propre gré.

Les sources utilisées comportent deux témoignages d'infirmières sous forme d'enquêtes enregistrées (Mabel Gertrude Rutherford et Nettie Edna Howey), ainsi que des lettres et des journaux intimes. Nous avons également consulté les dossiers militaires des infirmières en question dans le but d'enrichir leurs

⁶ G. W. L. Nicholson, *Op. cit.*, p. 49.

témoignages et d'offrir davantage de détails sur leurs expériences de guerre. Les deux témoignages, recueillis dans le cadre d'un projet d'histoire orale, le Canadian Nursing Sisters of World War I Oral History Program, proviennent du Centre de recherche sur l'histoire militaire du Musée canadien de la guerre⁷. Les enquêtes orales avaient été effectuées par professeure Margaret Allemang qui a orchestré, entre 1976 et 1982, une série d'entrevues avec des vétérans des grandes guerres mondiales pour l'Association canadienne pour l'Histoire du Nursing (ACHN). Parmi les témoignages recueillis, 15 l'ont été auprès d'infirmières ayant servi lors de la Première Guerre mondiale. Toutefois, la majorité des entrevues ont été perdues au fil du temps dû au fait qu'elles ont souvent été déplacées d'une institution à l'autre. De ce fait, nous n'utiliserons que les entrevues avec les infirmières Rutherford et Howey entreposées au Musée canadien de la guerre. Nous ferons également usage des dossiers militaires des infirmières en question déposés chez Bibliothèque et Archives Canada puisqu'ils serviront soit à démontrer la véracité de certaines de leurs attestations ou à corriger des trous de mémoire. Les journaux intimes et les lettres exhaustives des infirmières Clare Gass, Agnes Warner, Mildred Forbes, et Laura Holland, tous publiés, seront également analysés. Ces documents témoignent du processus d'enrôlement des infirmières militaires canadiennes durant la Grande Guerre, de leurs motivations à quitter le pays pour le front et de leurs sentiments vis-à-vis le début des hostilités.

La perspective des infirmières est donc au cœur de notre recherche. C'est par l'entremise de leurs voix que les exigences de l'armée en recherche de bonnes candidates sont mises en évidence. Elles dévoilent également les moyens par lesquels ces femmes ont fait en sorte que leur candidature soit favorisée parmi les centaines

⁷ Le contexte dans lequel le projet d'histoire orale de Margaret Allemang a été effectué est indiqué au tout début de chacun de ses entretiens enregistrés. Voir Nursing Sisters Association of Canada [ci-après NSAC], *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Edna Nettie Howey [enregistrement sonore]*, Centre de recherche sur l'histoire militaire, 1978, 58A 1 266.3.

de milliers d'autres que l'armée canadienne avait reçues⁸. Leurs exemples démontrent notamment qu'il n'était pas toujours nécessaire d'avoir eu les meilleures notes lors de la formation pour être sélectionnée. Effectivement, les archives consultées témoignent d'un certain favoritisme dans le service infirmier militaire envers les membres de l'élite économique et politique et ceux possédant des connexions influentes dans l'armée. Afin de compléter l'expérience des infirmières, nous faisons également l'utilisation de documents de l'armée canadienne, dont le carnet d'instructions pour les membres du corps médical infirmier mobilisé outremer. C'est en observant les règlements et les standards auxquels les infirmières canadiennes étaient contraintes que les exigences du poste seront clarifiées davantage. Enfin, des articles de journaux du *Globe* qui portent sur le patriotisme et le service des infirmières canadiennes pendant la Première Guerre mondiale complètent notre corpus⁹. Ces articles diffusés à travers le Canada anglais offrent une fenêtre sur la perception qu'a la société canadienne du travail des infirmières militaires canadiennes.

L'article est divisé en trois sections. La première porte sur le profil des candidates idéales pour le poste d'infirmière militaire. Elle fait l'analyse des exigences requises par l'armée canadienne pour le recrutement de ces femmes : avoir suivi une formation de trois ans dans un hôpital ou une université, être âgée d'au moins 21 ans, avoir une bonne santé et être célibataire. L'armée recherchait des

⁸ Mélanie Morin-Pelletier, *Briser les ailes de l'ange – Les infirmières militaires canadiennes (1914-1918)*, Québec, Athéna Éditions, 2006, p. 53.

⁹ De façon générale, les Canadiens anglais entretenaient une opinion plus favorable à la guerre que les Canadiens français. La question nationale et les tensions linguistiques intéressaient bien davantage les Canadiens français que la guerre. Il existait en effet au Canada français une objection fondamentale et morale à la guerre qui se manifestait, par exemple, à travers des chansons et des comédies théâtrales. Cela se reflète également dans les articles de journaux portant sur les infirmières de guerre. Voir Richard Garon, « Le Québec, les francophones et la Première Guerre mondiale », dans Richard Giguère (dir.), *Nous nous souviendrons : le Québec dans la Première Guerre mondiale*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2019, p. 69-70.

infirmières bien préparées à la rigueur d'une carrière militaire ainsi qu'au stress associé au métier. Cela dit, certaines femmes outrepassaient parfois ces exigences en tirant profit de relations privilégiées au sein de l'armée, et en ayant recours au chantage. Ensuite, l'article fait part des méthodes de recrutements employés par l'armée canadiennes pour grandir son service infirmier. Elle démontre l'inutilité d'investir trop d'énergie et de temps sur de la propagande de recrutement puisque les infirmières éligibles postulaient déjà en grand nombre. De manière générale, ces femmes répondaient de leur propre gré – par enthousiasme et patriotisme – à l'appel de leur pays. En dernier lieu, l'article explore les multiples motivations des infirmières canadiennes à s'engager dans l'armée. Il peint ainsi le portrait de femmes valorisant la sécurité de leur famille, désirant l'émancipation sociale et économique, et voulant simplement agir comme de bonnes patriotes. L'engagement exceptionnel d'un grand nombre de femmes qualifiées explique pourquoi, par ailleurs, l'armée canadienne n'a pas manqué de candidates ni n'a dû consacrer beaucoup d'effort en propagande de recrutement.

LA FORMATION DES INFIRMIÈRES

La carrière d'infirmière, initialement popularisée avec la guerre de Crimée (1853-1856) et l'histoire de Florence Nightingale (1820-1910), demeurait une possibilité assez nouvelle pour les femmes de l'Occident au début du XX^e siècle¹⁰. Nightingale, une femme de grand caractère, avait pris contrôle du corps médical britannique en Crimée et l'avait largement réformé. Sa contribution la plus majeure concernait les exigences sanitaires, c'est-à-dire que le corps médical avait comme mandat de maintenir un lieu de travail propre et ordonné malgré le chaos de la guerre¹¹. Cette femme fit rêver une nouvelle génération de jeunes filles : elle incarnait la possibilité pour les femmes de consacrer leur vie à la médecine. De

¹⁰ M. Morin-Pelletier, *Op. cit.*, p. 34.

¹¹ G. W. L. Nicholson, *Op. cit.*, p. 8.

plus, comme il s'agissait d'un métier spécialisé, la rémunération des infirmières, quoiqu'incomparable au salaire des hommes du même domaine, permettait à celles-ci de vivre sans devoir compter sur le support financier de leur famille ou même d'un homme¹².

Cette nouvelle vocation au caractère émancipateur avait longtemps été réservée à l'élite. En effet, une famille au modeste revenu ne pouvait pas espérer payer les frais de la formation infirmière pour leur fille puisqu'ils comprenaient le coût du programme, de l'uniforme de travail, et, parfois, du logement¹³. C'est à partir des années 1890 que le métier devint plus accessible aux femmes de toutes les classes sociales. Certaines universités et certains hôpitaux qui offraient un programme d'étude pour les infirmières proposaient également comme bénéfices pour leurs élèves un travail rémunéré et un hébergement gratuit¹⁴.

La formation, effectuée dans un hôpital, était d'une durée de trois ans et ne pouvait qu'être entreprise par les femmes âgées d'au moins 21 ans¹⁵, bien qu'il y ait eu des exceptions. Par exemple, l'infirmière Nettie Edna Howey (1891 - 1985) explique qu'elle cherchait à se déplacer aux États-Unis pour entreprendre sa formation alors qu'elle n'avait que 18 ans; les règlements sur l'âge d'admissibilité y étaient moins sévères. Originaire d'Owen Sound, un comté tout près de Toronto, Howey se préparait à quitter sa famille après que les hôpitaux de la région avaient refusé sa candidature à cause de son âge. Toutefois, son médecin de famille avait fait en sorte qu'elle puisse s'inscrire auprès du *Toronto General Hospital* parce qu'il trouvait qu'elle était trop jeune pour partir aussi loin de la maison¹⁶.

¹² Cynthia Toman, *Sister Soldiers of the Great War: The Nurses of the Canadian Army Medical Corps*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2016, p. 158.

¹³ Andrea McKenzie, *War-Torn Exchanges: The Lives and Letters of Nursing Sisters Laura Holland and Mildred Forbes*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2016, p. 5.

¹⁴ NSAC, *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Edna Nettie Howey*, *Op. cit.*

¹⁵ S. Mann, *Op. cit.*, p. xviii.

¹⁶ NSAC, *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Edna Nettie Howey*, *Op. cit.*

Le nombre d'heures passées en cours et les sujets étudiés variaient selon les institutions. Les infirmières en formation apprenaient à assister le docteur pendant un accouchement, à administrer certains médicaments et à prendre en charge des sans-abris¹⁷. Howey raconte être également formée en obstétrique et en gynécologie, tandis que Mabel Gertrude Rutherford (1887-1989) rapporte avoir suivi aussi une formation en nutrition et en massothérapie pendant ses années au *Western Hospital* à Toronto, entre 1908 et 1911¹⁸.

Malgré les différences observables d'un programme à l'autre, il semble y avoir un consensus sur le caractère exigeant de la formation. Plusieurs témoignages mentionnent le fait que les étudiantes étaient souvent contraintes à s'occuper des tâches qui s'avéraient souvent les plus éprouvantes physiquement¹⁹. De plus, les étudiantes n'avaient pas le droit à l'erreur, sous peine d'expulsion. Les universités et les hôpitaux n'exigeaient rien de moins que la perfection, et ce, même sur le plan du comportement et de l'apparence physique. L'infirmière Howey explique : « *If you cut your hair, you were expelled, or at least suspended for three to six months, depending on how long it took to grow in* »²⁰. Les infirmières en formation logée par l'institution risquaient également des sanctions si elles ne respectaient pas le couvre-feu. À cet égard, Rutherford raconte : « *We had to be in by ten o'clock, always. So that even on my afternoon off, to get away out home, I had to watch and get back in good time* »²¹.

Cette rigueur disciplinaire prépara peut-être les infirmières pour la dureté du monde militaire. En analysant le carnet d'instructions pour les infirmières canadiennes mobilisées outremer,

¹⁷ NSAC, *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Edna Nettie Howey*, *Op. cit.*

¹⁸ NSAC, *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Mabel Lucas Rutherford [enregistrement sonore]*, Centre de recherche sur l'histoire militaire, 1978, 58A 1 266.2.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ NSAC, *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Edna Nettie Howey*, *Op. cit.*

²¹ NSAC, *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Mabel Lucas Rutherford*, *Op. cit.*

nous pouvons remarquer de nombreuses similitudes entre les exigences des institutions éducatives et les exigences proprement militaires. Par exemple, nous pouvons lire à l'article 59 du carnet: « *Sisters are not to visit each other after 10:30 p.m. but must retire to their rooms by that hour [...] Their bedrooms are to be neat and orderly and all lights are to be extinguished therein by 11 p.m. [...]* »²². Ce règlement rappelle la rigueur du couvre-feu auquel les infirmières avaient été soumises pendant leur formation de trois ans. L'article 58 renvoie aussi à l'exigence d'une apparence physique irréprochable, alors que les articles 1, 61 et 62 rappellent l'importance du respect de la hiérarchie²³.

L'INFIRMIÈRE MILITAIRE

Une fois la formation de trois ans achevée, l'infirmière pouvait ensuite appliquer pour devenir infirmière militaire. Cependant, ce poste était fortement prisé, de sorte que l'offre de main-d'œuvre était supérieure à la demande des employeurs. Vue les rares perspectives d'embauches, seules les jeunes infirmières célibataires démontrant des aptitudes exceptionnelles et ayant connu un cheminement académique exemplaire étaient retenues par l'armée canadienne. Ensuite, les candidates devaient passer un examen physique afin de démontrer qu'elles pouvaient supporter le stress de l'emploi²⁴.

Malgré les aptitudes que requiert le poste d'infirmière dans l'armée et que recherche cette dernière chez les candidates potentielles, l'élitisme est néanmoins ancré dans l'histoire du service infirmier militaire canadien. D'abord, les douze infirmières canadiennes qui ont servi lors de la guerre des Boers (1899-1902)

²² Department of Militia and Defence, « Instructions for Members of Canadian Army Medical Corps Nursing Service (When Mobilized) », London, Vacher & Sons, LTD, 1917, p. 6.

²³ *Ibid.*, p. 1 et 6.

²⁴ « Thousand Women Plan for Hospital Ship », *The Globe*, vol. LXXI, n° 20 176 (12 août 1914), p. 7.

n'avaient pas été choisies pour leurs excellentes habiletés d'infirmières, mais plutôt en fonction des influences sociopolitiques exercées par leur famille²⁵. En 1906, l'année inaugurale du service infirmier, la première infirmière-major – l'une des deux seules infirmières permanentes –, Georgina Fane Pope (1862-1938), avait été nommée à son poste entre autres parce que son frère, Joseph Pope, occupait un rôle important dans le cabinet de Wilfrid Laurier²⁶. Sa successeur, Margaret Macdonald (1873-1948), avait pareillement été choisie pour son statut social et ses connexions politiques²⁷. Il était effectivement possible qu'une femme sans aucune qualification achète sa place parmi les rares infirmières sélectionnées pour le service outremer. Celles-ci provenaient généralement de l'élite économique. Il s'agissait de femmes qui cherchaient l'aventure, surtout dans le but d'avoir une histoire amusante à raconter à son retour lors d'une soirée mondaine²⁸.

Plusieurs exemples similaires se retrouvent dans divers témoignages d'infirmières. Par exemple, le journal de guerre entretenue par l'infirmière Clare Gass (1887-1971) fait mention d'une dénommée Martha Allan décrite comme étant une nuisance. Gass se lamente souvent à son sujet. Elle écrit, par exemple: « *At 1.30 AM when I went over to our lines for a few minutes Martha Allen still up & about with her light on. She is a very poor influence among some of our girls. Cigarettes – money bridge & disregard of rules* »²⁹. N'étant aucunement qualifiée ni une infirmière, Allan, qui aurait alors été âgée de 20 ans, était également trop jeune pour se joindre au corps médical de

²⁵ Katherine Dewar, *Called to Service – Georgina Pope, Canadian Military Nursing Heroine*, Charlottetown, Prince Edward Island, Island Studies Press, University of Prince Edward Island, 2018, p. 56.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, p. 91.

²⁸ S. Mann, *Op. cit.*, p. 267.

²⁹ Le journal intime de Clare Gass a été publié avec les nombreuses fautes d'orthographe de l'écrivaine afin de conserver son caractère authentique. De ce fait, la graphie « Martha Allen » est une de ces erreurs. Le présent article emploie la graphie originale de ce nom, soit : « Martha Allan » (*Ibid.*, p. 58).

l'armée canadienne³⁰. Elle y avait simplement acheté sa place grâce à sa fortune familiale³¹. D'ailleurs, Martha Allan apparaît dans certaines des lettres que se sont échangées les infirmières Laura Holland (1883-1956) et Mildred Forbes (1884-1921)³². Elle y figure parmi celles que Holland nomme comme n'étant pas particulièrement travaillantes et comme ayant été mises à l'écart afin qu'elles ne nuisent pas trop au travail des autres³³.

D'autres cas de femmes embauchées sans être qualifiées peuvent être observés dans les journaux. En effet, des articles dénoncent leur présence aussi tôt qu'en décembre 1914, donc peu de temps après que le premier contingent d'infirmières soit arrivé en Europe. Par exemple, *Le Nationaliste* publia le 18 avril 1915 un article qui dénonce la présence de femmes anglophones non qualifiées parmi les rangs des infirmières, d'autant plus que ces femmes occupaient de meilleurs postes que les infirmières francophones. Justement, Becque, l'auteur de l'article, affirme qu'une femme anglophone d'une famille influente a vu sa candidature retenue au détriment d'une infirmière francophone, et que cette même femme a reçu une promotion refusée à une autre infirmière diplômée d'un grand hôpital américain. Il écrit : « c'est ainsi que, pour aller soigner et panser les blessés canadiens en France, la science est parfois un accessoire secondaire »³⁴. Bien que cet article s'inscrive dans la rhétorique nationaliste du journal, son indignation n'est pas sans fondement. Elle est à tout le moins partagée par des journaux anglophones qui abordent aussi d'un ton critique la présence des femmes non qualifiées ayant acheté leur place parmi les infirmières

³⁰ Bibliothèque et Archives Canada, « ALLAN, Martha », Dossiers du personnel de la Première Guerre mondiale, RG 150, Accession 1992-93/166, Boîte 105-20.

³¹ S. Mann, *Op. cit.*, p. 267.

³² A. McKenzie, *Op. cit.*, p. 40.

³³ Plus tard, dans une entrée datée du 10 août 1916, Gass rapporte avoir appris que Martha Allan avait démissionné de son poste d'infirmière pour des raisons inconnues (S. Mann, *Op. cit.*, p. 135).

³⁴ Becque, « Le cas des infirmières », *Le nationaliste*, vol. XII, n° 9 (18 avril 1915), p. 7.

militaires. *The Globe*, par exemple, a publié le 29 décembre 1914 un article relatant le mécontentement du *National Council of Trained Nurses* face à la présence de femmes non qualifiées:

*The professional trained nurses are complaining that young women of means and social influence, attracted by the sentimental side of nursing at the front, have stormed the hospitals and have in many cases obtained positions notwithstanding that they knew nothing of the work*³⁵.

Plus tard, *The Globe* publie un court article, intitulé « *Are Nurses for Soldiers Trained and Efficient?* », mettant en doute l'efficacité des infirmières envoyées outremer en réaction aux rumeurs à propos de l'incompétence de certaines d'entre elles. Le journal cherche aussi une coupable, suggérant le nom de femmes bien connues de la hiérarchie militaire telles que Jean I. Gunn, une infirmière de grande renommée et agente de recrutement pour les infirmières située à Toronto, et Margaret Macdonald, l'infirmière-major du service infirmier³⁶.

Les femmes comme Martha Allan ont rapidement été détestées par leurs collègues infirmières notamment parce qu'elles menaçaient la respectabilité de leur profession et remettaient en cause les mérites qui leur avaient permis de se frayer un passage en Europe. Allan, parmi tant d'autres, remettait en question la spécialisation du métier par sa simple présence. Elle mettait également à mal l'importance des infirmières pour la guerre³⁷.

LES MOTIVATIONS DES INFIRMIÈRES À S'ENRÔLER

Il n'existe pas d'affiches de recrutement pour les infirmières canadiennes. Le cas qui s'en rapproche le plus est une affiche commissionnée par la Croix-Rouge canadienne, mais qui porte un

³⁵ « Romantic Nursing Injuring Soldiers », *The Globe*, vol. LXXI, n° 20 263 (29 décembre 1914), p. 1.

³⁶ « Are Nurses for Soldiers Trained and Efficient? », *The Globe*, vol. LXXII, n° 20 270 (6 janvier 1915), p. 7.

³⁷ C. Toman, *Op. cit.*, p. 46.

appel général au bénévolat de la population canadienne. Par son message simple « *If you cannot give a life you can save a life by helping the Canadian Red Cross* »³⁸, elle ne visait pas exclusivement les infirmières civiles, mais rejoignait également tous ceux et celles ne pouvant pas servir comme soldat. De ce fait, cette pièce de propagande pouvait être interprétée de plusieurs manières : comme un appel au service des infirmières, un appel aux donations ou même pour l'engagement d'aides aux infirmières – des femmes non qualifiées ou semi-qualifiées en médecine voulant participer à l'effort de guerre³⁹. À cet égard, il existait plus d'affiches de recrutements qui visaient directement les aides aux infirmières que les infirmières elles-mêmes, parce que ces dernières postulaient déjà en abondance.

Certaines universités et certains hôpitaux avaient, en effet, pris l'initiative de soumettre la candidature de leurs meilleures élèves directement à l'armée. Ceci se faisait précisément pour mettre en valeur les aptitudes et l'excellence médicale de ces institutions qui fournissaient énormément d'argent au corps médical de l'armée canadienne⁴⁰. L'infirmière Mabel Gertrude Rutherford, par exemple, s'était jointe à l'effort de guerre précisément pour cette raison. Lors de son entrevue avec la *Nursing Sisters Association of Canada*, elle avait avoué ne pas avoir prêté d'attention particulière au développement du conflit mondial ni initialement cherché à postuler pour le service militaire. Elle écrit : « *I suppose hearing that they had been phoning and wanting me to join, may have influenced me a bit. That's why I put my name in – I had no particular influence or anything* »⁴¹. L'infirmière Clare Gass avait aussi été interpellée directement à cause de la formation qu'elle avait acheminée à l'université McGill et, en partie, à cause du prestige militaire de sa famille acquit par le service de son père lors de la

³⁸ Voir l'Annexe à la fin du texte.

³⁹ Ces aides aux infirmières étaient recrutées directement par l'armée ou indirectement par le bouche-à-oreille (C. Toman, *Op. cit.*, p. 71).

⁴⁰ S. Mann, *Op. cit.*, p. xx.

⁴¹ NSAC, *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Mabel Lucas Rutherford*, *Op. cit.*

guerre des Boers⁴². Ancienne étudiante d'une université avec une grande réputation, elle fut tout de suite placée dans le régiment médical financé par l'université McGill pour la représenter.

Ceci étant dit, d'autres infirmières rapportent s'être enrôlées par pression sociale. En effet, un certain consensus prêchait la nécessité de s'impliquer corps et âme dans l'effort de guerre canadien. C'est ce qu'illustre, par exemple, le témoignage de Howey : « *People were talking about the war, you know and I just thought, Well, I guess that's the thing to do* »⁴³. Bien qu'il n'y ait pas vraiment eu d'affiches de propagande pour encourager l'enrôlement des femmes qualifiées comme infirmières militaires, les journaux anglophones encourageaient un tel engagement pour les femmes. Peu de temps après que la Grande-Bretagne ait fait une déclaration de guerre à l'Allemagne (le 4 août 1914), *The Globe* avait déjà publié une variété d'articles qui affirmaient l'importance de l'engagement de tous dans le conflit à venir. Deux jours seulement après la déclaration de guerre, le journal affirmait à l'égard des infirmières, en reprenant les paroles du docteur militaire colonel Jones : « *If the Canadian troops were mobilized on any large scale we would require a much larger number of nursing sisters than at present. It would, therefore, seem advisable that each and every nurse consider separately the necessity of joining the Militia* »⁴⁴. *The Globe* continuait à exercer une pression sociale chez les infirmières par l'entremise des sections féminines de ses journaux qui mettaient beaucoup l'accent sur un sentiment de cause commune. Vers la mi-août, un article mentionne que des suffragettes de Toronto, lors d'un rassemblement, se prononçaient toutes en faveur de la guerre et affirmaient le devoir de tous de s'y engager à fond. La fin de l'article rappelle les critères d'admissibilités pour les infirmières, y compris la formation de trois ans⁴⁵.

⁴² S. Mann, *Op. cit.*, p. xx.

⁴³ NSAC, *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Edna Nettie Howey*, *Op. cit.*

⁴⁴ « Nurses Show Readiness to Give Their Services », *The Globe*, vol. LXXI, n° 20 139 (6 août 1914), p. 6.

⁴⁵ « Thousand Women Plan for Hospital Ship », *The Globe*, *Op. cit.*, p. 7.

Les raisons pour lesquelles une infirmière pouvait vouloir partir à la guerre ne manquaient pas. Fort souvent, un frère, un cousin, un amoureux ou un ami s'était déjà enrôlé comme soldat; certaines infirmières voulaient donc à tout prix protéger cet être cher. L'engagement signifiait alors la poursuite d'une certaine responsabilité familiale, c'est-à-dire celle de voir à la sécurité de leur famille dans la mesure du possible. Par exemple, l'historienne Susan Mann note qu'il est probable que Clare Gass ait postulé pour les soins infirmiers militaires à cause de sa famille. Mann accorde beaucoup d'importance aux expériences que connut Gass en lien avec la mort durant son enfance; lorsque sa mère faillit mourir au moment de l'accouchement de son plus jeune frère et quand son autre frère, John, décéda à douze ans. Ces événements formateurs l'auraient poussé vers les soins infirmiers et, éventuellement, le service militaire tout en développant chez elle un sens des responsabilités envers sa famille⁴⁶. Le père de Gass était déjà un officier de l'armée tandis que ses frères, Gerald et Cyril, s'étaient enrôlés dès le déclenchement des hostilités. Plus tard, son frère Blanchard s'enrôla également en falsifiant ses papiers pour cacher son jeune âge⁴⁷. Ayant été une figure maternelle et une seconde mère pour ses frères, de les savoir en situation de péril a probablement été un facteur important dans sa décision de s'enrôler comme infirmière. Dans son mémoire, Kate Wilson avoue s'être enrôlée notamment pour son fiancé; « *My fiancé, Duncan, had recently died of typhoid fever. I felt that had Duncan lived he would have been as enthusiastic as I and would have been one of the first to offer himself. Now I was offering myself in his place* »⁴⁸. À cet égard, plusieurs autres infirmières admettent avoir eu des motivations similaires, soit envers un amoureux ou un membre de famille⁴⁹.

⁴⁶ S. Mann, *Op. cit.*, p. xviii.

⁴⁷ *Ibid.*, p. xx.

⁴⁸ Katharine Wilson-Simmie, *Lights Out! The Memoir of Nursing Sister Kate Wilson Canadian Army Medical Corps, 1915-1917*, Ottawa, CEF Books, 2004 (1981), p. 3.

⁴⁹ M. Morin-Pelletier, *Op. cit.*, p. 55.

Le métier d'infirmière en contexte militaire comportait certains avantages: il offrait un bon salaire ainsi que la possibilité de voyager à l'étranger⁵⁰. Pour certaines femmes ayant grandi dans la pauvreté comme Nettie Edna Howey et Mabel Gertrude Rutherford, l'amélioration de leurs conditions de vie et la possibilité de profiter de loisirs qui leur aurait été autrement inaccessibles semblent avoir influencé leurs décisions de s'enrôler. À cet égard, un bon nombre d'infirmières avaient conscience des opportunités – rares pour les femmes au début du XX^e siècle – offertes par le service militaire. Mildred Forbes⁵¹ et Howey, dans leurs témoignages, mettent également l'accent sur leur désir de voyager et de découvrir le monde. Par exemple, Howey avoue être motivée par les histoires de sa cousine qui était déjà infirmière : « *She'd tell me about these different nurses she had known who had gone over to New York and trained. And they nearly all went off on cruises with the wealthy men and some of them got married to wealthy men* »⁵². L'implication du Canada dans la Première Guerre mondiale offrait ainsi à des femmes provenant de milieux pauvres certaines opportunités qui étaient normalement réservées à des personnes issues de classes aisées. Le salaire qui leur était offert, soit de 48 \$ par mois⁵³, leur procurait notamment une certaine indépendance financière. Plusieurs albums photographiques et documents textuels montrent que les infirmières envoyées outremer ont profité des attraits touristiques, que ce soit à Londres et à Paris comme en Égypte et en Grèce, et ce, en ayant parfois obtenu la permission de voyager seules⁵⁴.

⁵⁰ Shawna M. Quinn, *Agnes Warner and the Nursing Sisters of the Great War*, Fredericton, Goose Lane Editions, 2010, p. 16.

⁵¹ A. McKenzie, *Op. cit.*, p. 8.

⁵² NSAC, *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Edna Nettie Howey*, *Op. cit.*

⁵³ Bibliothèque et Archives Canada, « HOWEY, Nettie Edna », *Dossiers du personnel de la Première Guerre mondiale*, RG 150, Accession 1992-93/166, Boîte 4558- 39.

⁵⁴ Centre de recherche sur l'histoire militaire, Archives du Musée canadien de la guerre, « First World War album of Nursing Sister Ethel Francis Upton », 1914- 1918, 52C 2 17.1.

Pour d'autres femmes, il s'agissait d'une question d'émancipation et d'une possibilité de forger sa propre destinée. Cela pouvait aussi être motivé par des pulsions patriotiques et le désir de servir son pays. Frustrée par le statu quo féminin de l'époque, Roberta MacAdams (1880-1959), par exemple, serait devenue infirmière entre autres pour s'émanciper et devenir autosuffisante⁵⁵. Des femmes telles que MacAdams voyaient la chance qu'offrait que la Grande Guerre pour se libérer des restrictions auxquelles elles étaient autrement assujetties en tant que femmes. Certaines femmes entrevoient même avec anxiété la possibilité que la guerre ne se termine avant qu'elles aient pu se rendre en Europe ou en Méditerranée; avant qu'elles n'aient eu la chance de profiter de ces libertés⁵⁶. Qui plus est, par la simple désignation « d'infirmière militaire », ces femmes bénéficiaient d'un prestige et d'un statut qui leur auraient été autrement inaccessibles. Il y avait là une reconnaissance de leurs capacités et de leur expertise qu'elles cherchaient à tout prix à préserver. De plus, l'uniforme bleu des infirmières canadiennes était vecteur de ces possibilités émancipatrices par l'autorité qu'il accordait à celles qui le portaient. Pour la première fois, des femmes possédaient une supériorité incontestable sur des hommes bien qu'uniquement dans le cadre de leurs fonctions militaires⁵⁷.

Ceci étant dit, un consensus sociétal, prêchant la nécessité de s'impliquer corps et âme dans l'effort de guerre canadien, a aussi certainement influencé la décision de ces femmes. La croyance générale était que tout le monde en mesure de servir le Canada et la Grande-Bretagne se devait de le faire par patriotisme⁵⁸. À cet égard, toutes les infirmières qui se qualifiaient pour le service infirmier militaire devaient au moins, par devoir moral, postuler et chercher à offrir leurs services. Par exemple, Howey avoue avoir été motivée en

⁵⁵ C. Toman, *Op. cit.*, p. 53.

⁵⁶ G. W. L. Nicholson, *Op. cit.*, p. 51.

⁵⁷ C. Toman, *Op. cit.*, p. 111.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 12.

partie par le consensus sociétal : « *I don't know. People were talking about the war, you know and I just thought, "Well, I guess that's the thing to do."* »⁵⁹. Elle n'avait pas été directement interpellée à postuler; c'était son environnement et ses relations qui l'avaient poussée à agir.

Voilà des raisons qui expliquent qu'il ne manqua pas de candidates pour l'obtention d'un poste d'infirmière militaire en dépit du faible nombre de volontaires au moment où la guerre a éclaté⁶⁰. C'est précisément à cause du grand nombre de candidatures soumises que certaines infirmières qualifiées, provenant de familles influentes, ont dû avoir recours à leurs liens personnels ou à leur influence familiale afin de s'assurer une place au sein de l'armée. Tels furent les cas de Laura Holland et de Mildred Forbes, les deux provenant de familles influentes; ces deux femmes se seraient servies de leurs connexions familiales afin de s'assurer une place outremer dans le même régiment⁶¹.

Les syndicats des infirmières et les groupes sociaux féminins ont aussi joué un rôle dans le recrutement. Des hauts placés du corps médical de l'armée canadienne étaient invités dans des assemblées de groupes de femmes à des fins de recrutements. En général, ces invités abordaient une variété de sujets, mais mentionnaient souvent le besoin d'infirmières militaires tout en expliquant le caractère exigeant du métier. Par exemple, les suffragettes de Toronto ont organisé le 12 août 1914 une rencontre pour les femmes dans un Y.M.C.A. pour discuter de la déclaration de la guerre ainsi que des mesures nécessaires afin que les femmes se comportent en bonnes patriotes. Du personnel militaire fut invité pour s'adresser aux femmes, dont le docteur John Taylor Fotheringham (1860-1940), pour qui il était essentiel qu'une infirmière se portant volontaire ait suivi une formation de trois ans⁶². Lors d'une convention organisée par la *Nursing Association*, Fotheringham réaffirma l'importance de la

⁵⁹ NSAC, *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Edna Nettie Howey*, *Op. cit.*

⁶⁰ M. Morin-Pelletier, *Op. cit.*, p. 53-55.

⁶¹ A. McKenzie, *Op. cit.*, p. 10.

⁶² « Thousand Women Plan for Hospital Ship », *The Globe*, *Op. cit.*, p. 7.

formation en plus d'une bonne forme physique⁶³. En sus d'avoir permis aux infirmières d'entrer en contact avec du personnel du corps médical de l'armée, ces sociétés de femmes aidaient les intéressées à postuler au service militaire. De plus, elles organisaient des séminaires lors desquels des infirmières militaires étaient invitées à parler de leurs expériences afin de préparer davantage les candidates aux exigences du travail dans l'armée. Par exemple, lors de la convention précédemment mentionnée, Jean Gunn, infirmière militaire et directrice du recrutement des infirmières à Toronto, avait pris la parole⁶⁴.

L'utilisation des affiches de propagandes ou de programmes spéciaux de recrutement n'était pas nécessaire pour encourager les infirmières à participer à l'effort de guerre. Bien qu'il y ait tout de même eu une forme de pression sociale, certaines femmes répondaient à l'appel du service militaire avec plaisir lorsqu'elles se sentaient directement visées. Elles postulaient également de bon gré, aidées par des syndicats ou des groupes sociaux féminins.

CONCLUSION

L'armée canadienne imposait des contraintes importantes aux infirmières qui désiraient participer à l'effort de guerre. N'exigeant rien de moins que la perfection, ces femmes devaient avoir complété une formation de trois ans, être célibataires et avoir une bonne forme physique. Malgré cela, une femme non qualifiée pouvait tout de même se glisser parmi les spécialistes du domaine en raison de son statut social ou de ses contacts. Nonobstant les limitations imposées aux femmes canadiennes prêtes à servir leur pays, l'armée n'a jamais été à court de candidatures pour le poste d'infirmière militaire, de sorte qu'un effort de recrutement délibéré n'a jamais réellement été nécessaire. Ces femmes qualifiées étaient des personnes motivées par

⁶³ « Nurses in Convention », *The Globe*, vol. LXXI, n° 20 176 (18 septembre 1914), p. 5.

⁶⁴ *Ibid.*

le caractère émancipateur de l'emploi, l'aventure, le devoir familial et le patriotisme. La guerre offrant des opportunités très rares aux femmes, plusieurs se sont empressées de les saisir par peur qu'elles ne s'envolent trop rapidement⁶⁵.

L'armée a seulement retenu une fraction des candidatures qui lui avaient été présentées malgré le fait qu'il y ait eu une pénurie d'aides médicales tout au long de la guerre⁶⁶. Les infirmières travaillaient dans des environnements très difficiles et étaient souvent épuisées. À court de personnel médical, elles s'appuyaient sur des aides-volontaires, des femmes semi-qualifiées ou carrément incompetentes en médecine, mais ayant offert leurs services à l'effort de guerre ou à des auxiliaires, des étudiants en médecine ou des soldats en convalescence⁶⁷. Bien que cette aide fût bien appréciée lors des périodes de travail acharné, elle était aussi souvent source de frustration pour les infirmières. Les aides-volontaires remettaient la spécialité de leur vocation en question tandis que les auxiliaires, ennuyées par leur travail, évitaient souvent leurs responsabilités. Par exemple, l'infirmière Mabel Gertrude Rutherford racontait qu'au début de son service militaire elle avait la responsabilité, à elle seule, de trois tentes, chacune abritant 30 patients. Un auxiliaire lui fut éventuellement assigné, mais il ne fut guère d'aide, comme elle l'explique : « [...] *when I was very busy and hunting for him, I found him asleep in one of the cupboards* »⁶⁸.

Comme nous l'avons démontré dans cet article, les infirmières canadiennes étaient des femmes motivées désirant participer à l'effort de guerre. Elles ont inondé le service infirmier militaire de leurs candidatures, mais seulement environ 2500 d'entre elles furent retenues⁶⁹. La raison qui explique cela se situe probablement dans

⁶⁵ M. Morin-Pelletier, *Op. cit.*, p. 53.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 62.

⁶⁷ C. Toman, *Op. cit.*, p. 5.

⁶⁸ NSAC, *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Mabel Lucas Rutherford*, *Op. cit.*

⁶⁹ M. Morin-Pelletier, *Op. cit.*, p. 49.

une analyse des rôles de genres de l'époque. Une femme n'avait pas sa place près du chaos d'une guerre parce qu'elles étaient perçues comme trop fragiles physiquement et émotionnellement, comme l'a démontré Dianne Dodd dans son article analysant les décès des infirmières canadiennes pendant la Première Guerre mondiale⁷⁰. La présence des infirmières près du front était une grande source d'anxiété pour leurs collègues masculins. Ceux-ci faisaient un effort pour les garder saines et sauvées, mais souffraient souvent de désespoir quand elles tombaient malades ou étaient blessées. Cette préoccupation quant au bien-être des infirmières atteste des rôles genrés de l'époque. Malgré leur expertise médicale et leurs années d'expériences dans le domaine, ces infirmières étaient perçues par les soldats avant tout comme des femmes fragiles qui devaient être tenues loin de toute violence et de toute source de stress. Il s'agissait ici d'un devoir paternaliste que de les protéger de la sorte qui aurait pu, par ailleurs, affecté le recrutement des infirmières militaires. La guerre était vue comme un « jeu » uniquement pour les hommes; aucune femme n'y était normalement permise. Les stéréotypes féminins auraient-ils été ainsi en partie responsables de la quantité somme toute limitée des candidatures d'infirmières retenues pendant la Première Guerre mondiale? La question mériterait une analyse plus approfondie pour mieux comprendre les enjeux du service militaire des infirmières canadiennes.

⁷⁰ Dianne Dodd, « Canadian Military Nurse Deaths in the First World War », *Canadian Bulletin of Medical History*, vol. 34, n° 2 (2017), p. 331.

Bibliographie

Sources

- « Are Nurses for Soldiers Trained and Efficient? », *The Globe*, vol. LXXII, n° 20 270 (6 janvier 1915), p. 7.
- « Nurses in Convention », *The Globe*, vol. LXXI, n° 20 176 (18 septembre 1914), p. 5.
- « Nurses Show Readiness to Give Their Services », *The Globe*, vol. LXXI, n° 20 139 (6 aout 1914), p. 6.
- « Romantic Nursing Injuring Soldiers », *The Globe*, vol. LXXI, n° 20 263 (29 décembre 1914), p. 1.
- « Thousand Women Plan for Hospital Ship », *The Globe*, vol. LXXI, n° 20 176 (12 aout 1914), p. 7.
- BECQUE. « Le cas des infirmières », *Le nationaliste*, vol. XII, n° 9 (18 avril 1915), p. 7.
- BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA. « HOWEY, Nettie Edna », *Dossiers du personnel de la Première Guerre mondiale*, RG 150, Accession 1992-93/166, Boite 4558-39.
- BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA. « ALLAN, Martha », *Dossiers du personnel de la Première Guerre mondiale*, RG 150, Accession 1992-93/166, Boite 105-20.
- CENTRE DE RECHERCHE SUR L'HISTOIRE MILITAIRE. Archives du Musée canadien de la guerre, « First World War album of Nursing Sister Ethel Francis Upton », 1914-1918, 52C 2 17.1.
- DEPARTMENT OF MILITIA AND DEFENCE. « Instructions for Members of Canadian Army Medical Corps Nursing Service (When Mobilized) ». London: Vacher & Sons, LTD, (1917): 8. MANN, Susan. *The War Diary of Clare Gass, 1915-1918*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2000, 354 p.
- MCKENZIE, Andrea. *War-Torn Exchanges: The Lives and Letters of Nursing Sisters Laura Holland and Mildred Forbes*. Vancouver, University of British Columbia Press, 2016, 268 p.

- NURSING SISTERS ASSOCIATION OF CANADA. *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Edna Nettie Howey [sound recording]*. Centre de recherche sur l'histoire militaire, 1978, 58A 1 266.3.
- NURSING SISTERS ASSOCIATION OF CANADA. *Interview with Lieutenant (Nursing Sister) Mabel Lucas Rutherford [sound recording]*. Centre de recherche sur l'histoire militaire, 1978, 58A 1 266.2.
- QUINN, Shawna M. *Agnes Warner and the Nursing Sisters of the Great War*. Fredericton, Goose Lane Editions, 2010, 174 p.
- WILSON-SIMMIE, Katharine. *Lights Out! The Memoir of Nursing Sister Kate Wilson Canadian Army Medical Corps, 1915-1917*. Ottawa, CEF Books, 2004 (1981), 199 p.

Études

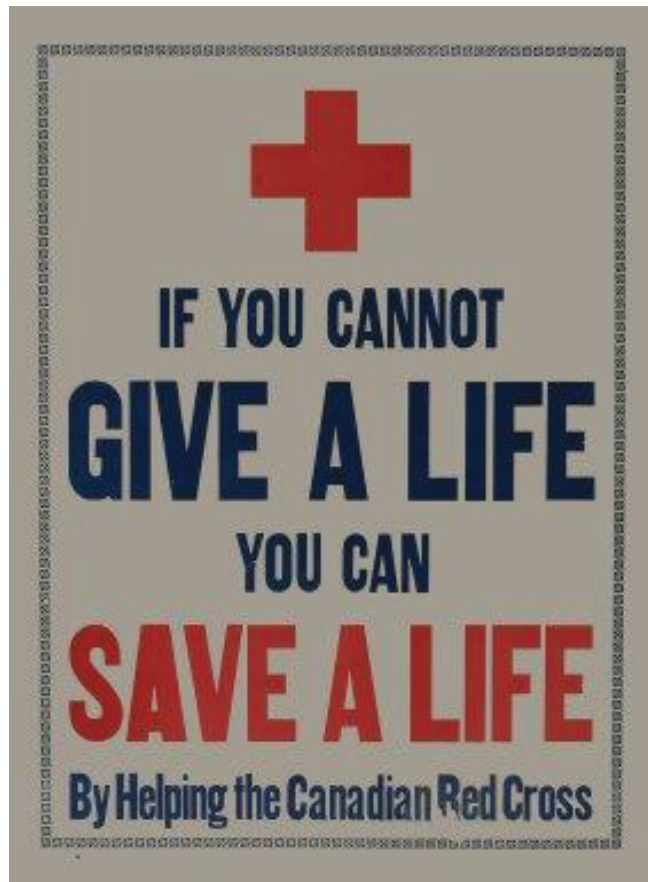
- ALLARD, Geneviève. *Les infirmières militaires canadiennes pendant la Première Guerre mondiale*. Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1996, 143 p.
- DEWAR, Katherine. *Called to Service – Georgina Pope, Canadian Military Nursing Heroine*. Charlottetown, Prince Edward Island, Island Studies Press, University of Prince Edward Island, 2018, 248 p.
- DODD, Dianne. « Canadian Military Nurse Deaths in the First World War », *Canadian Bulletin of Medical History*, vol. 34, n° 2 (2017), p. 327-363.
- GARON, Richard. « Le Québec, les francophones et la Première Guerre mondiale », dans Richard Giguère (dir.), *Nous nous souviendrons : le Québec dans la Première Guerre mondiale*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2019, p. 69-80.
- MCPHERSON, Kathryn. « Carving Out a Past : The Canadian Nurses' Association War Memorial », *Histoire Sociale/Social History*, vol. 29, n° 58 (1996), p. 417-429.
- MORIN-PELLETIER, Mélanie. *Briser les ailes de l'ange – Les infirmières militaires canadiennes (1914-1918)*. Québec, Athéna Éditions, 2006, 185 p.
- NICHOLSON, Gerald W. L. *Canada's Nursing Sisters*. Toronto, Samuel Stevens, 1975, 272 p.

Strata

Ariane Gauthier

TOMAN, Cynthia. *Sister Soldiers of the Great War: The Nurses of the Canadian Army Medical Corps*. Vancouver, University of British Columbia Press, 2016, 297 p.

Annexe



Source : Musée canadien de la guerre, en ligne,
https://www.museedelaguerre.ca/collections/artifact/1027138/?q=Ww1%20canada%20nurse&page_num=1&item_num=4&media_irn=1089575&fbclid=IwAR2m9ALhL_73tnNQbVk8wLpQ5JN77ktATFPGEfLWUB0TxSfUN-PMDWbeiK4 (consulté le 21 août 2020).